



## Les lectures de Bernard Landry causent un malaise à la CSN

**TROIS-RIVIÈRES – L'ex-premier ministre Bernard Landry continue de lire son Journal de Montréal où il dit avoir «des amis» qui écrivent des textes et des chroniques dans un journal en lock-out depuis bientôt 22 mois.**

**Yvon Laprade**  
lapradey@ruefrontenac.com

Il s'est même présenté au 11e colloque Gérard-Picard de la CSN sur l'avenir du secteur manufacturier au Québec en tenant dans sa main gauche un exemplaire du Journal. Cela a causé un profond malaise. Marc Laviolette, l'ex-président de la centrale syndicale, a invité Bernard Landry à faire preuve de plus de délicatesse.

Mais il a eu droit à une vive réplique. «Je veux être informé et ne pas me fier juste à Paul Desmarais (avec ses journaux, dont La Presse)», a-t-il répondu.

Marc Laviolette est revenu à la charge. «On le boycotte, ce journal-là, M. Landry», a insisté le syndicaliste avant d'ajouter avec humour: «On ne veut pas que l'émeute pogne dans la salle!»

### Devant des lock-outées...

La «prestation» de Bernard Landry s'est faite en présence de cinq employées lock-outées du Journal de Montréal qui lui ont demandé, en vain, de se défaire du quotidien, avant de tenter de le convaincre, encore vainement, de signer deux pétitions: l'une pour inciter les lecteurs à ne plus lire le Journal, l'autre pour moderniser la loi anti-scabs. Bernard Landry a refusé de signer. «Non! Parce que ce n'est pas assez précis», a-t-il tranché. Mais il avait un message à passer aux employées en lock-out qui l'ont pressé de questions pendant une quinzaine de minutes. «Vous appuyer inconditionnellement, je suis un honnête homme, je ne peux pas, leur a-t-il dit. Vous n'avez pas raison sur tout. Vous ne voulez aucune coupure. Mais qu'est-ce que vous

accepteriez comme coupure? Les journalistes sont bien payés, avec la sécurité d'emploi.»

Il a ajouté: «Il n'y a personne qui a raison sur tout, ni vous, ni vous. Je suis bien désolé, par ailleurs. Chaque fois que j'ai une chance, j'en parle aussi bien à Claudette (Carbonneau) tout aussi bien qu'à Pierre Karl (Péladeau).»

Selon ce qu'il comprend du conflit, le plus long dans l'histoire des médias au Québec, c'est que les syndiqués veulent publier une version papier de Rue Frontenac. «Vous faites concurrence à vos propres patrons», a-t-il analysé. Rue Frontenac lui a ensuite demandé s'il était normal qu'après 22 mois, on laisse le monde dehors, sur le trottoir, au Québec.

«C'est la première fois dans l'histoire, c'est vrai, je n'ai jamais vu ça. Le Journal de Québec, c'était la moitié (16 mois de lock-out)», a-t-il convenu.

Bernard Landry avait une chro-

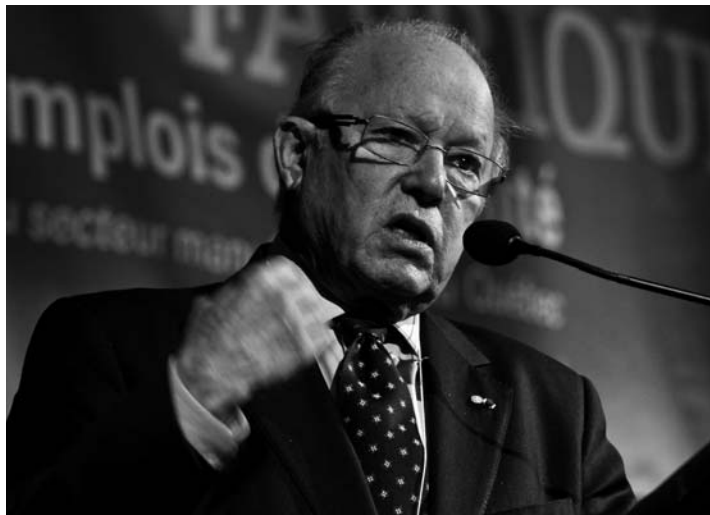
nique au Journal de Montréal au moment du déclenchement du conflit. «J'ai lâché ma collaboration par solidarité pour vous parce que je croyais que l'esprit de la loi anti-scabs était violé (parce que Quebecor) faisait faire la mise en page à Toronto», a-t-il dit.

### Le téléphone

Avant de livrer sa conférence au colloque Gérard-Picard de la CSN, où il a dit, notamment, qu'il était «membre à vie de la FTQ» pour avoir sauvé l'usine de camions Paccar, à Sainte-Thérèse, du temps qu'il était à la tête du gouvernement péquiste, il a promis aux lock-outées d'essayer de redonner un coup auprès de la direction et de Pierre-Karl.

«Je pars pour l'Europe à cinq heures (mercredi) soir faire des conférences devant des syndicats. Je vais consacrer quelques heures aujourd'hui à votre conflit», a-t-il promis.

Toutefois, avant de prendre le téléphone pour «intervenir», il est allé s'enquérir auprès de la présidente de la CSN, Claudette Carbonneau, pour s'assurer que ce que venaient de lui dire les lock-outées était conforme à la réalité...



L'ex-premier ministre Bernard Landry continue de lire son Journal de Montréal où il dit avoir «des amis». PHOTO MARTIN BOUFFARD

## EN MANCHETTES

**Spectacles |**  
Agnès Gaudet

### La peintre Corno publie son autobiographie

La peintre québécoise de renommée internationale lance une autobiographie décapante intitulée Cornographie. Autant les tableaux de Corno séduisent sur plusieurs grands marchés du monde, autant sa biographie pourrait faire grincer des dents.

PAGE 5

**Sports |**  
Martin Smith

### L'Impact se distinguera par sa pyramide de développement

Être un club de sport professionnel en situation de monopole dans une société distincte ne force pas nécessairement à chercher à se distinguer, mais c'est la voie qu'a retenue l'Impact pour sa future structure de développement des jeunes joueurs du Québec.

PAGE 6



**Sports |**  
Pierre Durocher

### Price est méconnaissable

Le match était terminé depuis un bon moment mardi soir et Carey Price était toujours assis à son casier dans le vestiaire, bavardant avec quelques journalistes de l'extérieur de Montréal, dont Pierre LeBrun, d'ESPN, venu le rencontrer pour une entrevue afin de pouvoir relater ses prouesses à travers la Ligue nationale.

PAGE 8



Procès Péladeau

# Un linguiste contextualise l'utilisation du mot voyou

**Le grand patron du service français de Radio-Canada, Sylvain Lafrance, n'a pas qualifié Pierre Karl Péladeau de voyou mais a apparenté le comportement de l'homme d'affaires et président de Quebecor à celui d'un voyou dans le contexte particulier de l'interruption des contributions de l'entreprise au Fonds canadien de la télévision, soutient un linguiste.**

Alain Bisson

bissona@ruefrontenac.com

«C'est une analogie, une comparaison... M. Péladeau n'a pas été traité de voyou, c'est son comportement (qui l'a été)», a indiqué le linguiste Jean-Claude Corbeil mercredi lors de son témoignage pour la défense à l'audition du procès de 700 000 \$ intenté par M. Péladeau à M. Lafrance. Dans une entrevue au journal *Le Devoir* publiée le 31 janvier 2007, quelques jours après l'annonce faite par M. Péladeau de la suspension immédiate et unilatérale des contributions de 15 M\$ de Vidéotron au financement du Fonds, M. Lafrance a eu le commentaire suivant: «Ce gars-là (Pierre Karl Péladeau) se promène comme un voyou. Il est en train de faire dérailler un des systèmes télévisuels qui a le plus de succès dans le monde.»

Le linguiste de 78 ans au curriculum vitae impressionnant a expliqué que les mots ont une définition brute qui est colorée et précisée par ceux qui l'entourent et qu'un texte doit être compris en fonction du contexte qu'il décrit.

## Un tout

Il a soumis qu'il y a trois éléments à retenir dans la phrase incriminée: le mot voyou, les verbes se comporter ou se promener et l'adverbe comme. Selon lui, l'adverbe vient établir un rapport, une comparaison entre les deux verbes et le qualificatif voyou.

Dans le cas précis qui nous occupe, ce groupe de mots signifie

donc que «(c'est) le comportement d'une personne et sa conduite que l'on pourrait éventuellement attribuer à un voyou», a dit M. Corbeil. Le voyou, ajoute le linguiste, «ne respecte pas les règles généralement admises dans une société donnée».

Or, il faut comprendre les propos de M. Lafrance dans le contexte d'un litige entourant le financement du Fonds canadien de la télévision au sujet duquel «un ensemble de règles était respecté par les gens des médias... et que pour M. Lafrance, M. Péladeau n'a pas respecté», avance M. Corbeil.

L'avocate de M. Lafrance, Julie Chenette, a alors repris des passages du texte de la poursuite qui avance que le patron de Radio-Canada «a clairement traité Pierre Karl Péladeau et Quebecor de voyou» et a demandé au linguiste de commenter.

«Rien dans les textes qu'on m'a soumis ne me permet de conclure (que M. Péladeau) a été traité directement de voyou», a-t-il répondu.

M. Corbeil a réitéré que les propos de M. Lafrance «ne visent pas la personne mais le PDG d'une société qui ne respecte pas les règles». Le linguiste a aussi avancé que le public, à son avis, a compris que la sortie de M. Lafrance a qualifié le comportement de M. Péladeau, et non l'homme lui-même.

## Objections répétées

Tout le témoignage de Jean-Claude Corbeil a été pris sous réserve par le juge Claude Larouche, de la Cour supérieure, à la suite d'une série d'objections formulées par

les avocats de M. Péladeau.

Ils estiment en premier lieu que le tribunal n'aurait pas même dû entendre M. Corbeil parce que son témoignage est illégal. Les représentants du patron de Quebecor arguent que c'est la prérogative du juge seul d'évaluer la portée et la signification du discours de M. Lafrance, à la lumière de la preuve qui a été déposée devant lui.

Le magistrat a pris cette objection sous réserve et il a décidé d'entendre les arguments à ce sujet lors des plaidoiries, à la fin du procès. Le juge a précisé qu'il lui sera alors loisible d'écarter purement et simplement le témoignage de M. Corbeil, s'il l'estime nécessaire.

Me Richard Vachon s'est ensuite opposé à ce que M. Corbeil soit admis à titre d'expert. Il a fait valoir que le linguiste n'est pas un expert des médias, ni des litiges au Fonds canadien de la télévision, ni des propos tenus par un vice-président de Radio-Canada au sujet d'une autre personne.

Il s'est également opposé à ce que M. Corbeil pose un jugement sur la façon dont le public a perçu la façon dont M. Lafrance a utilisé le mot «voyou», entre autres parce qu'il n'est pas sociologue.

Me Vachon a fait des objections lorsque M. Corbeil s'est écarté du contenu de son rapport pour donner son avis sur d'autres éléments de la preuve, à la demande de Me Chenette.

Le juge Larouche ne va disposer de tout ça que lors de son jugement, manifestement au grand dam des avocats du clan Péladeau.

Le contre-interrogatoire du linguiste – qui n'aurait jamais dû avoir lieu, selon eux – n'a pas fait long feu, et Me Vachon y a mis en terme au bout de quelques questions pour lesquelles il n'a pas obtenu les réponses qu'il espérait.

L'avocat tentait, entre autres, de démontrer que des courriels peu



**Un linguiste de renom Jean-Claude Corbeil, est venu témoigner sur le contexte de l'utilisation du mot voyou par le vice-président de Radio-Canada, Sylvain Lafrance.**

élogieux pour M. Péladeau reçus sur le site de l'émission *Maison-neuve* à l'écoute – une des trois tribunes radio-canadiennes où M. Lafrance a aussi commenté le comportement de Pierre Karl Péladeau et de Quebecor, le 31 janvier 2007 – avaient été fortement influencés par l'utilisation au préalable par M. Lafrance du mot voyou.

Le linguiste a plutôt dit que ces commentaires sont la manifestation de l'opinion de leurs auteurs et qu'ils n'étaient pas du même registre que ceux de M. Lafrance. Sylvain Lafrance témoignera jeudi ou vendredi, ce qui mettra un terme au dépôt de la preuve. Les plaidoiries viendront ensuite à compter de lundi prochain.

Infirmières

# Décision arbitrale lourde de conséquences

**La décision historique que vient de rendre un tribunal administratif sur les heures supplémentaires des infirmières pourrait avoir l'effet d'un tsunami dans les hôpitaux du Québec, qui devront potentiellement revoir du tout au tout les horaires de travail déjà compliqués de leurs employées.**

**Gabrielle Duchaine**  
duchaineg@ruefrontenac.com

L'arbitre Jean Gauvin vient de stipuler qu'il est déraisonnable d'exiger qu'une infirmière travaille 24 heures au cours d'une période de 32 heures. Il ordonne donc au Centre de santé et de services sociaux

de la Côte-de-Gaspé, au cœur du litige, d'accorder un minimum de 16 heures de repos à toute professionnelle qui vient d'effectuer 16 heures de travail.

## Une situation courante

Le hic: des centaines d'infirmières, forcées quotidiennement de rester au travail en heures supplémentaires dans des établissements de partout dans la province pour boucher des trous, passent régulièrement 24 heures sur 32 à l'hôpital. Avec le présent jugement, qui pourrait faire jurisprudence, une infirmière qui reste huit heures de plus au travail après la fin de son quart officiel pourra exiger 16 heures de congé et refuser de rentrer le lendemain. Jusqu'à présent, seuls le CSSS de la Côte-de-Gaspé et son hôpital sont liés par la décision de l'arbitre. D'autres syn-

dicats ont déjà déposé des griefs pour la faire appliquer chez eux, dont une centaine seulement à la Fédération interprofessionnelle de la santé (FIQ).

«Nous allons utiliser la décision dans nos auditions sur la problématique des heures supplémentaires», prévient Daniel Gilbert, vice-président à la FIQ. Plusieurs seront entendues en 2011.

«Les directions vont devoir changer leur façon de combler les absences», ajoute la présidente du syndicat des infirmières, auxiliaires et inhalothérapeutes de l'Est du Québec, Micheline Barriault, à l'origine du grief qui a mené à la surprenante décision.

«Il faudra ouvrir des postes et augmenter le nombre d'employés à temps plein, prévoit-elle. On n'aura pas le choix de changer les mentalités.»

Sans une réorganisation, un interminable jeu de dominos pourrait se mettre en branle dans le réseau, alors qu'une infirmière qui refuse de travailler parce qu'elle a déjà passé 16 heures dans un établissement est remplacée par une collègue en heures supplémentaires, qui refusera, elle aussi, de se présenter le lendemain.

«C'est assez préoccupant comme décision. Ça pourrait faire un drôle d'effet boule de neige», craint la porte-parole de l'Association québécoise d'établissements de santé et de services sociaux, Catherine Bourgault-Poulin, qui évoque des possibles bris de service dans l'établissement de Gaspé. «Le meilleur moyen de régler le temps supplémentaire, ce n'est pas par des jugements, croit-elle. C'est en donnant de meilleures conditions de travail aux infirmières.»



Des centaines d'infirmières sont forcées quotidiennement de rester au travail en heures supplémentaires pour boucher des trous dans les horaires. PHOTO D'ARCHIVES MARTIN BOUFFARD

## CARICATURE DU JOUR

MARC BEAUDET | beaudetm@ruefrontenac.com

### Pétition en ligne pour la démission de Jean Charest





# La Fiat 500 débarque en Amérique du Nord

**MISE À JOUR – Après s'être limité à un rôle de figuration au cours des deux dernières présentations du Salon de Los Angeles, Chrysler a rallumé ses projecteurs mercredi en officialisant la venue de la Fiat 500 en Amérique du Nord.**

Louis Butcher  
butcherl@ruefrontenac.com

Le constructeur de Detroit a profité de l'inauguration de cette grande foire de l'automobile, dont les premiers jours sont réservés aux médias, pour dévoiler la stratégie qui mènera à la mise en marché, d'ici à quelques mois, de la citadine d'origine italienne.

Il a été notamment confirmé que 130 concessionnaires assureront la vente de la Fiat 500 sur le territoire américain.

La filiale canadienne de Chrysler n'a pas encore dévoilé le nombre d'établissements qui accueilleront ce

petit modèle assemblé au Mexique. La Fiat 500 est animée par un moteur de 1,4 litre produit au Michigan. La nouvelle génération du modèle, lancée en 2007, connaît une vive popularité en Europe où elle s'est vendue, depuis, à un peu plus d'un demi-million d'exemplaires. Chrysler entend enrichir sa gamme de deux nouvelles variantes, l'une cabriolet (arrivée prévue dans un an environ) et l'autre à motorisation tout électrique qui devrait parvenir aux concessionnaires à la fin de 2012.

Fiat détient 20 pour cent des parts de Chrysler, mais entend augmenter de 15 pour cent sa participation en 2012.

## Le Nissan Murano se... découvre

Par ailleurs, tel que prévu, Nissan a levé le voile sur une variante plutôt inédite de son véhicule multiségment Murano.

Le CrossCabriolet est le premier produit de ce créneau populaire à proposer une conduite à ciel ouvert. Comparé à la version originale, il

perd toutefois deux portes, mais quatre personnes seront admises à bord.

La mise en marché du modèle est prévue au printemps de 2011... aux États-Unis. Le constructeur japonais n'envisage pas de lui accorder son visa pour le Canada, du moins à court terme.

## La Honda Fit en mode électrique

Toujours très actif au Salon de Los Angeles, Honda a présenté, en première mondiale, la version toute électrique de sa sous-compacte Fit.

Dotée du moteur électrique qui animait le concept FCX Clarity (à piles à combustible), dévoilé au même endroit il y a quelques années, cette nouvelle version de la Fit deviendra réalité en 2012, promesse de son constructeur.

Très impliqué dans la technologie hybride, Honda oriente maintenant ses efforts vers un dispositif encore plus propre. Et voyez une façon pour Honda de riposter à Nissan qui lancera sous peu sa

Leaf tout électrique.

L'autonomie du véhicule, en condition idéale de roulement, est fixée à environ 160 kilomètres. Son temps de recharge, sur une prise de 120 volts conventionnelle, est estimé à 12 heures.

## La citadine de demain selon Cadillac

Incidentement, Cadillac n'a pas fini de nous surprendre. La division des voitures de luxe chez General a présenté, à Los Angeles mercredi, son concept de la citadine de demain.

Comme quoi, Cadillac souhaite rajeunir son auditoire et s'adresser à une clientèle plus... branchée. C'est ce qu'on appelle descendre... en gamme.

Malgré ses dimensions réduites, ce véhicule nommé Urban Luxury Concept, fait très «chic», pour respecter l'image de la marque.

Ses formes futuristes (et ses portières en élytre) laissent croire que ce véhicule ne sera jamais produit en série dans sa forme actuelle, mais Cadillac souhaite en faire un banc d'essai pour développer de nouvelles technologies.

Sous son capot, cette Cadillac petit format fait appel à trois-cylindres turbocompressés de 1,0 litre à essence couplés à un moteur électrique. Sa silhouette s'est pas sans rappeler le concept Cien dévoilé au Salon de Detroit en... 2002.

## L'endettement beaucoup trop banalisé

**Un sondage mené dans le cadre de la campagne de sensibilisation au crédit et à l'endettement Dans la marge jusqu'au cou!, qui se tiendra du 22 au 26 novembre, révèle que les gens banalisent beaucoup trop leur endettement.**

Charles Poulin  
poulinc@ruefrontenac.com

L'enquête, menée pour le compte de la Coalition des associations

de consommateurs du Québec (CACQ), montre que 20 % des personnes interrogées affirment occasionnellement dépasser la limite de leur budget.

Paradoxalement, 91 % des gens estiment que leur endettement est raisonnable et sous contrôle.

C'est assez révélateur lorsqu'on sait que les Canadiens sont endettés dans un ratio de 145 % de leur revenu annuel disponible et que les faillites ont doublé, entre 1987 et 2005, chez les 15-24 ans et augmenté de 150 % chez les 25-35 ans.

«Tant que tout va bien, les gens considèrent que tout est sous

contrôle, explique la consultante budgétaire et porte-parole de la campagne, Michèle Goyette. C'est encore tabou de dire qu'on a perdu le contrôle. Le fait que 91 % des gens croient que leur endettement est raisonnable signifie que l'endettement est banalisé et qu'il est normal de vivre à crédit. Pourtant, la marge de manœuvre n'est pas grande.»

Et souvent, les Québécois s'aperçoivent de leur problème au premier état de compte reçu après la nouvelle année. La sollicitation est forte pendant les fêtes, et plusieurs publicités font rêver.

«Pour certains, ça prendra six

mois avant de tout rembourser», indique Mme Goyette.

La campagne de cette année visera plus particulièrement les 14-21 ans, pour qui le crédit semble être une deuxième nature.

«Ils consomment beaucoup sur le Web, affirme Michèle Goyette. Et qui dit achat sur Internet dit carte de crédit. Mais souvent, la facture est refilée aux parents.»

Les parents seront eux aussi ciblés car ils servent de modèles dans l'éducation financière de leurs enfants.

Pour en savoir davantage sur la campagne ou pour connaître l'horaire des activités de la campagne Dans la marge jusqu'au cou!, les gens peuvent consulter le site [www.cacq.ca](http://www.cacq.ca).

RF



# Arts & Spectacles

## La peintre Corno publie son autobiographie

**La peintre québécoise de renommée internationale lance une autobiographie décapante intitulée *Cornographie*. Autant les tableaux de Corno séduisent sur plusieurs grands marchés du monde, autant sa biographie pourrait faire grincer des dents.**

**Agnès Gaudet**

agnes@ruefrontenac.com

C'est un beau petit bouquin rouge de 192 pages, appuyé par quelques photos, que Corno nous présente. Elle est d'ailleurs de passage à Montréal cette semaine pour en faire la promotion.

La pochette représente la peintre arborant un «look bling bling» très New-Yorkais, grandes lunettes de star sur le nez, portant une camisole I LOVE NEW YORK. L'image met la table au récit qui suit, une série de folles chroniques, les aventures personnelles de Corno sur la route de la gloire, parsemées d'embûches, mais aussi de parties. La bohème façon new-yorkaise quoi. Pour ce premier portrait, Corno, alias Joanne Corneau, a troqué ses pinceaux pour le stylo et l'ordinateur et elle a elle-même raconté les anecdotes qui ont jalonné son parcours. Il en résulte une sorte de journal intime, sans filet, tout ce qu'il y a de plus véridique.

La plume de Corno est simple et vive, son langage est cru. Dans son livre, elle sacre abondamment et ses anecdotes restent légères, même si le propos sous jacent est parfois dramatique. De plus, il n'y a presque pas d'allusion à sa démarche d'artiste, la peintre estimant qu'il y a les catalogues pour traiter de son art. C'est ainsi que Corno a voulu sa *Cornographie*.

«L'idée de base était d'écrire une

biographie sérieuse, confie-t-elle de New York, la veille du lancement de son livre, puis j'ai repensé à ces histoires-là et à ces rires. J'ai décidé de les raconter sans filtre, d'abord pour mon plaisir personnel.»

C'était aussi pour répondre à tous ces jeunes qui lui écrivent sur Facebook et qui rêvent d'aller à New York que Corno s'est commise. Désolée de ne pas avoir le temps de leur répondre au fur et à mesure, elle a fait ce livre pour eux.

«J'ai voulu leur donner un avant-goût de New York, mais pas les décourager, dit-elle. New York, ce n'est pas simple. Ce livre est court, pas long à lire, comme un clip. Il n'est ni sérieux, ni cérébral. Je l'ai fait pour mes fans.»

### Dépansions, dépendances et humour

Au fil des pages, on découvre une Corno enjouée, fonceuse et dotée de l'inconscience de la jeunesse. Elle décrit ses craintes à son arrivée dans la Grosse Pomme, raconte ses sacrifices dans des appartements minables, son obsession pour ses longs cheveux bouclés, les galères dans lesquelles elle s'embarque, ses flirts, ses amitiés et ses chats. Ces matous qu'elle a gardés – surtout dans le placard – même si elle en est allergique, et qui urinent sur ses tableaux en devenir.

«Quand tu es jeune, tu crois à l'impossible, fait-elle savoir. C'est pour ça que tu pars pour New York. Parce que si tu sais ce qui t'attend à New York, tu ne viens tout simplement pas. Moi, je ne suis pas comptable, je suis une artiste. Je suis donc capable de «dealer» avec ça. C'est dans mon tempérament.» Ses confidences sont sur le ton de l'humour. Même si elle souligne au passage ses cinq dépressions et une désyntoxication, qu'elle étale son évidente dépendance à l'alcool, le ton reste le même: léger.

Alors qu'elle vient de se faire couper et teindre les cheveux, Corno écrit: «On commence notre périple sur 1st Street à l'angle de 1st Avenue au bar Mars, et je pense que je suis la chick la plus hot du coin. On arrose le tout... perruque y compris! Plusieurs heures et plusieurs drinks plus tard, on est pas mal 'chaudes'. On décide finalement de rentrer à notre hôtel de filles, mais ça ne veut pas dire qu'on est prêtes à ce que la fête s'arrête. Vers les quatre heures du matin, assises sur nos petits lits de fer forgé, on a soif, très soif, et l'eau n'est pas une option, sauf qu'on n'a plus d'alcool, et qu'il n'y a évidemment pas de services aux chambres.»

Elle écrit aussi plus loin: «En revenant de Manhattan en taxi, j'ai les hormones dans le tapis. Heureusement que je suis une fille, sinon ce serait impossible à camoufler. Je regarde par la fenêtre, mouillée jusqu'aux genoux. Je veux lui sauter au cou, l'embrasser à mort, me coucher sur lui, entrer en lui. J'ai besoin d'une ligne. Une explosion de besoins inassouvis vient de refaire surface. J'AI PEUR! Je suis pétrifiée. Je me transforme en statut de sel. Je veux des clous, des menottes, n'importe quoi... attachez-moi!» Et encore, en parlant des chats qu'elle garde dans l'appartement qu'on lui loue: «Les filous se sauvent en riant parce que, oui, un chat ça rit et ça danse en plus de chier et de te faire chier. S'ils savaient combien se vendent les tableaux, ils se feraient les griffes dessus. Mes tableaux puent et son recouverts de cernes... de pisse! Je vais devoir ajuster le prix.»

### Pas un livre «cute»

Le langage de *Cornographie* est on ne peut plus salé et grivois. «Je voulais que ce soit vrai, réel, dit-elle, que les gens découvrent la personne derrière les tableaux, mon humour. Il y a d'ailleurs de l'humour

dans ma peinture aussi. La Presse (l'éditeur) a eu assez d'ouverture d'esprit pour me laisser sacrer, utiliser les mots que je voulais. Je ne voulais pas que le mot «cul» soit remplacé par trois petits points. Je ne voulais pas d'un livre «cute», renchérit-elle. Je vis à New York, je ne suis pas «cute»! Je voulais que mon livre soit rock. Mon livre n'est peut-être pas sain, c'est vrai. Mais ceux qui ne le trouvent pas assez catholique: too bad. Parfois, en me relisant, je me suis dis: Oh my God, pourquoi j'ai écrit ça!» Mais un livre, c'est comme un tableau. «Après coup, tu te dis que tu aurais pu le faire mieux, le faire différent. Mais il reste ce qu'il est. C'est comme un bébé. Tu le prends tel qu'il est.»

*Cornographie* est le premier «bébé» littéraire de la peintre, native de Chicoutimi qui vit de son art depuis 30 ans. Si la réponse est bonne, elle pourrait se commettre une seconde fois. «I'm up for it», dira-t-elle. En fait, Corno a trouvé dans l'écriture une forme d'expression nouvelle.

«Sincèrement, j'ai eu ben du fun à l'écrire, affirme-t-elle. C'est facile, comparé à la peinture qui nécessite une grosse structure, des pots de peinture, des pinceaux, des toiles. Tu peux écrire sur le bord de la mer, n'importe où.»

Corno est de passage à Montréal cette semaine, mais pas pour longtemps. Elle retourne à son domicile de New York aussitôt, puisqu'elle y aura une grosse exposition solo le 9 décembre, «un gros show», dit-elle. Il est possible que sa *Cornographie* soit aussi lancée à New York par ses galeristes qui sont des Français. Il y a aussi une possibilité de traduction de son livre, selon la réponse du public.

Corno est représentée à Montréal par la Galerie Aka et ailleurs dans le monde par la Galerie Opera, soit à New York, Londres, Paris, Dubaï, Genève, Venise, Singapour, Hong Kong, Miami, Séoul et Monaco.

## L'Impact se distinguera par sa pyramide de développement

**Être un club de sport professionnel en situation de monopole dans une société distincte ne force pas nécessairement à chercher à se distinguer, mais c'est la voie qu'a retenue l'Impact pour sa future structure de développement des jeunes joueurs du Québec.**

**Martin Smith**  
smithm@ruefrontenac.com

«Ça n'a rien à voir avec la politique, a précisé le président Joey Saputo. C'est lié au fait que nous avons développé une identité forte au cours de nos 17 ans d'histoire et que nos succès sont beaucoup reliés à la présence d'un gros noyau de joueurs locaux. Il fallait prendre les moyens de retourner la vapeur pour recréer cette dynamique.»

L'Impact entend donc consacrer un budget annuel initial, estimé entre 500 000 et 750 000 \$, pour mettre en place au Québec une véritable pyramide du soccer au sommet de laquelle trônera l'équipe première évoluant en MLS à compter de 2012.

Le directeur technique Nick DeSantis et le directeur du développement Philippe Eullaffroy seront donc appelés à superviser le travail d'une dizaine d'éducateurs, dont près de la moitié travaillant à temps plein, qui encadreront 72 jeunes joueurs répartis dans des équipes U-14, U-15 et U-16 de même que dans le programme sport-études soccer à l'école secondaire Édouard-Montpetit.

«On veut tout mettre en place pour donner à ces jeunes non seulement le goût de la victoire, mais aussi des valeurs et des principes qui leur permettront d'aider à promouvoir le développement du soccer au Québec s'ils ne parviennent pas éventuellement à percer l'effectif de l'équipe première», a ajouté Joey Saputo.

### Unique en Amérique du Nord

Une telle structure n'existe nulle part ailleurs en Amérique du Nord et est influencée par ce qui se fait en Europe, même si on a adapté des modèles existants pour créer

une structure unique à l'Impact. «On parle de cette pyramide depuis des années alors vous comprendrez qu'on avait hâte de la voir se matérialiser, a souligné Nick DeSantis. On croit vraiment à ce projet.»

À tel point que Joey Saputo insiste pour qualifier ce projet d'investissement plutôt que de dépense.

Philippe Eullaffroy, lui, met encore plus les pendules à l'heure du soccer à l'échelle mondiale.

«L'objectif premier consiste à offrir aux jeunes que nous accueillerons au sein de l'académie la chance de faire du soccer leur métier, mais la réussite académique est aussi importante à nos yeux, comme le prouve le fait que l'Impact sera un des seuls clubs en Amérique du Nord à allier soccer et études», précise-t-il.

La taille de cette pyramide est relative

important. Il y a quelques années, on comptait une trentaine de joueurs reliés à l'Impact. Avec la naissance de la filiale de l'Attak de Trois-Rivières en 2007, on a un peu dépassé la cinquantaine de joueurs. Or, avec la nouvelle structure de développement, l'effectif total, y compris celui de l'équipe première, dépassera les 120 joueurs.

### Poids financier

Étonnamment, dans le soccer d'aujourd'hui, le poids financier d'une telle structure peut être entièrement amorti avec le développement et la vente d'un seul joueur au talent hors de l'ordinaire. Pas besoin de penser à un futur Lionel Messi. On n'a qu'à penser à l'attaquant américain Jozy Altidore, dont la réputation est loin d'être mirobolante, ce qui ne l'a pas empêché d'être vendu pour 10 millions de dollars par la MLS.

«Absolument rien n'empêche de penser qu'on en vienne un jour à développer un joueur québécois qui serait acheté par un club d'un grand

championnat d'Europe, affirme Eullaffroy. Enfin... rien, sauf une mauvaise détection des jeunes talents et un mauvais encadrement.»

On est parfaitement conscient au sein de l'Impact qu'on frappe rarement des circuits dans ce domaine et que les fausses balles sont bien plus courantes.

«On n'a pas de manuel d'instructions, on n'a pas de repères, reconnaît Nick DeSantis. On part de zéro. Tout est à bâtir. On n'est donc pas à l'abri des erreurs.»

N'empêche que l'Impact peut compter sur un large consensus puisqu'il a été élaboré en collaboration avec la Fédération de soccer du Québec (<http://www.federation-soccer.qc.ca>) qui se félicite de cette initiative.

«Alors que nous célébrerons notre centenaire en 2011, c'est une excellente nouvelle de voir que l'expertise d'un club professionnel nous aidera à augmenter la qualité et la quantité des joueurs d'élite québécois», a dit le président de la Fédération, Dino Madonis.



Les intervenants derrière cette nouvelle pyramide de développement: Philippe Eullaffroy, Nick De Santis et Joey Saputo, tous de l'Impact, Dino Madonis, président de la Fédération de soccer du Québec, et Mario Héroux, directeur de l'école secondaire Édouard-Montpetit. PHOTO HUGO-SÉBASTIEN AUBERT

# Sur une patinoire, Subban ne laisse personne de glace...

**Il a beau n'avoir que 21 ans, P.K. Subban dérange. Sa réputation s'est répandue comme une traînée de poudre dans le circuit Bettman. Tant et si bien que la recrue du Canadien se veut une cible de choix pour ses adversaires.**

**Jonathan Bernier**  
bernierj@ruefrontenac.com

Plusieurs lui reprochent son style flamboyant, sa personnalité extravertie et sa grande gueule. En y allant de menaces à peine voilées concernant la prochaine rencontre que se livreront les Flyers de Philadelphie et le Canadien lundi, Mike Richards s'est inscrit dans le groupe de plus en plus imposant de ceux qui souhaitent lui faire sa fête.

«Les propos de Richards nous importent peu», a martelé Jacques Martin au terme de l'entraînement de mercredi matin.

«Je ne sais même pas ce que je fais de pas correct, a pour sa part indiqué Subban. Je ne suis pas le seul à démontrer beaucoup de confiance lorsque je suis sur la glace. Peut-être le fait que j'agisse ainsi en étant encore un jeune joueur ne plaît pas à tout le monde. J'essaie de faire mon travail. Du moment que mes coéquipiers et mon entraîneur sont satisfaits, c'est ce qui est important.»

Et à entendre Martin vanter les mérites de son jeune protégé, ce dernier peut dormir en paix.

«P.K. est un joueur doté d'une belle énergie et de beaucoup d'enthousiasme. Il joue de l'excellent hockey. À l'image des autres jeunes joueurs, il tente de laisser sa marque et de contribuer aux succès de son équipe», a mentionné l'entraîneur en chef du Canadien.

## Code d'honneur et racisme

Sans devoir se plier à un véritable code d'honneur, il a toujours été mal vu pour une recrue, peu importe les époques, de tourner les vétérans en ridicule, que ce soit en les narguant ou en leur servant une feinte qui les fait mal paraître.

«Il y a toujours eu des jeunes joueurs qui attirent l'attention, a rappelé Martin. Lorsque tu joues

contre un jeune qui se démarque, tu tentes de trouver différentes façons de le contenir, de le neutraliser.»

Même Wayne Gretzky, à ses débuts, a été la cible de déclarations incendiaires ou de gestes déplacés visant à le ramener dans le droit chemin. Plus près de nous, Sidney Crosby a également été victime du même traitement.

«Je n'ai aucune idée de la façon dont on acquiert le respect dans cette ligue. Ce que je souhaite, c'est de faire de mon mieux lorsque je saute sur la glace», a répété Subban.

Au terme de la rencontre de mardi, le jeune Ontarien a expliqué à un confrère qu'il avait souvent été la cible de ses adversaires, tant dans le junior que dans la Ligue américaine. «C'est sans doute à cause de ce que j'ai l'air», a-t-il alors lancé

en guise d'explication.

Une explication qui, vous en conviendrez, pouvait laisser place à interprétation.

«Il se dit des choses sur la glace, mais jamais je n'ai été la cible de propos racistes, a-t-il tenu à préciser après l'entraînement. Nous jouons au hockey, c'est le sport que nous chérissons. Je ne crois pas qu'il y ait de place pour paroles insultes.»

## Des avis partagés

Une chose est sûre, Subban ne laisse personne indifférent. Même dans son propre vestiaire, les avis sont partagés sur la question.

«J'étais comme lui à l'époque où je jouais en République tchèque. J'avais 18 ou 19 ans, je haranguais les vétérans. On m'a fait comprendre que ce n'était pas la bonne attitude à adopter, alors j'ai changé, a raconté Tomas Plekanec. Sans changer sa façon de faire ou son style de jeu, il devrait peut-être effectivement démontrer un peu plus de respect envers les vétérans.»

Plekanec a poursuivi en confir-

mant que son jeune coéquipier avait la langue un peu trop bien pendue... même s'il n'était pas aussi bavard que Maxim Lapierre.

«En tout cas, s'il parle autant que moi, il devrait avoir une belle carrière, a lancé Lapierre en affichant son plus beau sourire. Honnêtement, je ne trouve pas qu'il parle tant que ça. Il sourit et sort la langue. Si nos adversaires ne sont pas assez matures pour passer par-dessus ça, c'est leur problème.»

Des propos qui se rapprochent sensiblement de ceux de Hal Gill.

«Si je jouais contre lui, probablement que je voudrais lui calmer les nerfs, a admis le vétéran défenseur. Mais c'est sa façon de faire. Lorsqu'il est impliqué et qu'il dérange l'adversaire, c'est à ce moment qu'il est le plus efficace. Il lui en reste beaucoup à apprendre, mais je souhaite qu'il ne changera pas cet aspect de son jeu. Il est spectaculaire et apporte un souffle nouveau sur le hockey.»

Et un souffle nouveau sur le Canadien qui n'a pas compté sur un joueur aussi spectaculaire depuis belle lurette.



**P.K. Subban n'a pas froid aux yeux. Outre Mike Richards, le défenseur du Canadien a notamment eu maille à par- tir avec l'attaquant des Flyers, James van Riemsdyk, en ce «méchant mardi» au Centre Bell. PHOTO PASCAL RATTHE**



# Price est méconnaissable

Une chronique de **PIERRE DUROCHER** | [durocherp@ruefrontenac.com](mailto:durocherp@ruefrontenac.com)

**Le match était terminé depuis un bon moment mardi soir et Carey Price était toujours assis à son casier dans le vestiaire, bavardant avec quelques journalistes de l'extérieur de Montréal, dont Pierre LeBrun, d'ESPN, venu le rencontrer pour une entrevue afin de pouvoir relater ses prouesses à travers la Ligue nationale.**

Price avait le cœur léger. Il souriait en pensant que Brian Gionta s'était démené pour rien afin d'aller quérir la rondelle, à la conclusion de la rencontre, des mains de Chris Pronger, qui s'en était vite emparée.

Une rondelle que Price s'est empressé de redonner à un spectateur après avoir été présenté à la foule à titre de première étoile de la rencontre.

«Après un jeu blanc, ce n'est pas la rondelle que j'aime conserver mais bien mon bâton!» a-t-il fait savoir, sourire en coin.

## Une métamorphose

Je ne reconnais plus Carey Price. Ce n'est plus le même gardien que l'an passé et ce n'est plus le même homme non plus. Ce gars-là est transformé, métamorphosé. Sur la glace, son rendement est tout simplement magique, comme en témoigne sa fiche de 11-5-1. Aucun autre gardien ne compte plus de victoires que Price cette saison. L'an dernier, il avait dû patienter jusqu'au 14 janvier avant de décrocher sa 11e victoire. Ça fait une «méchante» différence!

Il affiche la cinquième meilleure moyenne de buts alloués (2,05) et le cinquième meilleur taux d'arrêts (.930) dans la ligue. Ses trois jeux blancs lui permettent d'occuper le deuxième rang à ce chapitre, sur un pied d'égalité avec un certain Jaroslav Halak.

Les détracteurs de Price se sont tus. J'ai d'ailleurs souri en lisant le

courriel d'un lecteur, Michel Danis, au lendemain de cette victoire de 3 à 0 du Canadien aux dépens des «méchants» Flyers de Philadelphie. «C'est quoi encore le prénom de Halak?» écrit ce lecteur de Rue Frontenac, petit comique à ses heures.

Il est vrai que Price est en train de guérir pour de bon les cicatrices causées par le départ de Halak dans le cœur des partisans du Canadien. Sa tenue depuis le début de la saison est rassurante. S'il y a encore des sceptiques à son sujet, j'aimerais bien qu'ils s'affichent et qu'ils m'expliquent pourquoi ils doutent encore du potentiel de Price, bien qu'ils vont sûrement rappeler qu'il n'a pas un bon dossier dans les séries.

## Une technique parfaitement à point

À l'heure actuelle, Price est probablement le gardien le plus dominant dans la Ligue nationale. Sa technique est parfaite. Ses déplacements latéraux sont beaux à voir. Agile, malgré sa grande taille, il est toujours à la bonne place pour bloquer les rondelles. On le sent sûr de lui, en confiance.

«Il arrête même les rondelles qu'il ne voit pas arriver», soulignait Jaroslav Spacek.

Plus que jamais, Price a l'air imposant devant son filet. Sa performance mardi soir ressemblait à une école de hockey, à un cours sur l'art de garder le filet. Price est en mission. Il a été identifié par la direction du Canadien comme étant le gardien de l'avenir de l'équipe et il ne veut décevoir personne.

## La pression de Halak se faisait lourde

Price ne voudra probablement jamais l'admettre mais la présence de Halak à ses côtés nuisait davantage à ses performances que cette compétition à l'interne pouvait l'aider. Certains athlètes sont comme ça. Ils aiment occuper toute la place et n'apprécient pas ressentir ce genre de pression où un mauvais match peut les sortir de la formation pour une longue période. Martin Brodeur me disait, il y a un an, que le Canadien se devait de trancher une fois pour toutes dans



**Carey Price offre un rendement sans reproche depuis le début de la saison.** PHOTO PASCAL RATTÉ

le dossier de ses gardiens de but. «Il ne peut pas y avoir deux gardiens numéro 1 dans une équipe. Tôt ou tard, il faudra en identifier un seul et lui confier la tâche de transporter l'équipe sur ses épaules», racontait le recordman des Devils.

Le Canadien a choisi Price et il ne regrette pas son choix jusqu'à maintenant. Carey est solide, soir après soir, et il a développé une belle complicité avec ses défenseurs. On sent qu'ils croient en lui, comment ils croyaient en Halak le printemps dernier.

Il a gagné leur respect et ça, c'est un atout précieux. Même lorsqu'il connaîtra des moments plus difficiles, Price pourra compter sur l'appui de ses coéquipiers.

## Une nouvelle attitude

Le jeune gardien de 23 ans a acquis de la maturité au cours des derniers mois. Il ne réagit plus en bébé gâté. Price ne tient plus le même genre de propos devant les membres des médias. Il est même devenu modeste, faisant toujours passer l'équipe avant lui. Il a ad-

mis ses fautes du passé.

«J'ai laissé mes succès me monter à la tête, a-t-il reconnu récemment. Je n'effectuais pas le travail supplémentaire qui permet à un joueur de se distinguer. Ce genre de chose peut arriver à n'importe qui. J'en ai retenu une bonne leçon.»

Maintenant, si Price alloue un mauvais but ou qu'un coéquipier commet une gaffe devant lui, il ne fait plus voir des signes d'impatience. Il est devenu plus fort mentalement. Il ne baisse plus les bras lorsque l'adversaire inscrit deux buts d'affilée à ses dépens.

Notre cow-boy est bel et bien remonté en selle et il entend y rester. Les partisans du Canadien en sont fort heureux, car l'équipe aura grand besoin des prouesses de Price durant la longue absence d'Andrei Markov.

Ah oui! J'aimerais savoir si les amateurs qui s'amusaient à ridiculiser Price lors du premier match préparatoire en septembre éprouvent quelques regrets aujourd'hui. Carey avait bien raison de dire qu'il fallait prendre le temps de respirer par le nez...